

tore. Il y perdrait sa voix, sans jamais rencontrer même un demi-succès.

S'il fallait appuyer sur des exemples cette opinion, les deux représentations d'*Othello* n'en fourniraient que de trop probants. La cavatine *Ah si, per voi*, n'a été pour le chanteur qu'un long escamotage, pour l'auditeur qu'un long martyre. Tout cependant autour de lui conspirait à l'ensemble : mieux inspirés, les autres artistes parvenaient du moins à reproduire quelques-unes des saines traditions, dès qu'ils pouvaient se rallier un instant loin du More, leur ennemi. Mais, à Lyon comme à Venise, la victoire n'a cessé de lui demeurer fidèle, et le seul son de sa voix a toujours suffi pour mettre en fuite tout ce qu'il y avait d'Italien sur la scène.

Après *Othello* qui littéralement avait été défigurée, l'Administration nous a fait entendre *Norma*, *l'Éternelle gloire*, *l'incontestable chef-d'œuvre* de Bellini ; et, disons-le de suite, l'exécution a été de beaucoup plus heureuse. Je ne sais si mon optimisme m'abuse, mais ce succès m'a semblé plus imprévu que combiné, plutôt enlevé par l'enthousiasme que préparé par l'étude. A partir du splendide *targo* qui termine l'ouverture, l'introduction, le chœur de druides, l'entrée des prêtresses, la suave aspiration *casta diva*, tout retient l'âme dans une religieuse et attachante contemplation ; tout s'est animé, tout s'embrasait à l'orchestre, sur la scène, dans la salle ; ce mouvement électrique a gagné jusqu'aux chœurs, qui, sauf un trait généreusement abandonné par les premiers ténors aux violons, ont payé de leur personne en vrais artistes.

Et nous, nous laissons aller notre pensée à mille souvenirs mélancoliques, mais délicieux. L'oreille fixée sur cet imposant orchestre, ami qui lui du moins ne change pas, nous revoyons là la Malibran créatrice de cette grande œuvre, morte ployée sous sa gloire, Grisi sa digne émule, presque éteinte, elle aussi, après tant de triomphes, Lablache, magnifique Orovèse, que l'âge eût dû épargner, Rubini, cygne de qui nous avons refusé les derniers chants ; puis, au-dessus, une ombre vénérée, Bellini, poète dont la harpe ne résouva que sous des soupirs, mélodieux interprète des sanglots de l'amour trahi, ame mystérieuse que ses chants seuls ont fait connaître, font chérir.

Norma attache par cette tristesse d'inspiration si sympathique à ceux qui ont souffert, et que Bellini a jetée là plus pénétrante encore que dans aucun de ses ouvrages. On peut se plaire aux opéras nouveaux, admirer l'élégante fécondité d'Opéra, être saisi par l'ampleur sonore de Verdi, s'extasier sur les savantes combinaisons que Meyerber déploie ; mais à Bellini, à *Norma* on demeure fidèle ; c'est un culte naturel, précieux, qu'on est heureux, qu'on a besoin de rendre. bercé par ces touchantes cantilènes, enveloppé de cette brume mélodique, on se trouve, pour ainsi dire, surpris d'avoir été sensible à d'autres chants ; on le regrette presque ; et ce tribut payé par le cœur est l'hommage le plus digne du chanteur harmonieux du cœur.

L'exécution, disons-nous, a été notablement moins défectueuse que celle d'*Othello*. M^{me} Arga, sous ce rapport, a la première droit à nos éloges. Sans effacer M^{me} Miró